

Jeanne de Chantal

1572-1641

Françoise
Kermina



Perrin

JEANNE DE CHANTAL

80
1
000-97019

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Madame Roland ou la passion révolutionnaire, préface d'André Castelot, 1976. Prix du Premier Livre Réalités, 1977.

Marie de Médicis, reine, régente et rebelle, 1979.

Saint-Just, la Révolution aux mains d'un jeune homme, 1982.

Prix Simon Henri-Martin décerné par l'Académie française.

Hans-Axel de Fersen « le plus aimé, le plus aimant des hommes », 1985.

Les Dernières Charrettes de la Terreur, 1988. Prix Yvan-Loiseau décerné par l'Académie française.

Bernadotte et Désirée Clary, le Béarnais et la Marseillaise souverains de Suède, 1991. Prix de l'Académie des Lettres pyrénéennes.

Monsieur de Charette, 1993.

Christine de Suède, 1995.

Jeanne d'Albret, la mère passionnée d'Henri IV, 1998.

AUX ÉDITIONS CHRONIQUE

Les Acteurs et les Témoins de la Révolution, participation à l'ouvrage collectif publié sous la direction de Jean Favier.

Chronique de la Révolution, 1988.

AUX PRESSES DE LA CITÉ

On a volé les bijoux de la Couronne, 1991, *Les énigmes policières de l'Histoire*, collection dirigée par Claude Pasteur.

FRANÇOISE KERMINA

JEANNE DE CHANTAL

1572-1641



PERRIN

LA JEUNE DAME CLAIRE BRUNE

1572-1610

Quelques jours avant Pâques, en mars 1604, l'élite de la société dijonnaise était en effervescence. On annonçait la venue du nouveau prédicateur de carême invité par les échevins, Mgr François de Sales, prince-évêque de Genève, titre alors purement honorifique, car les évêques de Genève avaient été chassés de la ville de Calvin en 1534 et s'étaient réfugiés à Annecy. La réputation de ce prélat étranger avait depuis longtemps franchi les frontières de la Savoie, et il venait de prêcher à la cour de France avec un succès retentissant. De tout temps l'éloquence a fait partie du spectacle chrétien, mais particulièrement en ce début du XVII^e siècle, adonné passionnément à la controverse religieuse. Non seulement Mgr de Sales était un grand orateur, mais il était également un homme d'action connu pour son apostolat dans le Chablais où il avait converti en quelques années une grande partie de la population. Aussi la chapelle du palais ducal était-elle remplie de tout ce qui comptait dans la ville. Cette chapelle était déjà elle-même un décor de théâtre : verrières resplendissantes, grand autel paré de drap d'or, tombeaux merveilleusement sculptés, vitraux d'un pourpre éblouissant, reliques enchâssées de pierreries, tapisseries de haute lisse. Tout y témoignait de la fastueuse piété des ducs de Bourgogne. Au premier rang de l'assistance, on remarquait Bénigne Frémyot, second président du parlement, entouré de ses enfants, son fils André, archevêque de Bourges, et sa fille Jeanne, veuve du baron de Rabutin-Chantal, en élégante tenue de deuil.

Mgr de Sales entra. C'était un très bel homme de trente-six ans, de haute et vigoureuse taille, blond, le front dégagé par

une légère calvitie, le teint vif, les yeux bleus, d'une rare distinction de manières, « d'une merveilleuse majesté », dira plus tard Jeanne. Une noblesse de naissance – il appartenait à l'une des plus grandes familles de Savoie – mais aussi une autre, plus élevée et plus personnelle, caractérisaient ses gestes, sa voix, ses regards, dégageant une douceur, une bonté sans pareilles.

Il parla. La baronne de Chantal l'écoutait avec émotion, reconnaissant en lui un personnage qu'elle avait vu en songe peu de temps après la mort de son mari, un élu de Dieu, revêtu d'une soutane noire, du rochet et du bonnet épiscopaux. Il s'avançait vers elle, et elle entendait une voix intérieure lui dire : « Voilà l'homme bien-aimé de Dieu et des hommes entre les mains duquel tu dois reposer ta conscience », celui dont la direction la sauverait du désespoir stérile dont elle souffrait. « Il me parut comme un ange du Seigneur », se souviendra-t-elle.

Les sermons durèrent plusieurs jours, et à chacun d'eux cette jeune femme pâle, au beau visage ardent, était là, toujours plus attentive. Lui aussi la reconnut. Quelques semaines plus tôt, préparant sa prédication dans la chapelle du château de Sales, il avait eu également une vision. Une dame de haute taille, vêtue de noir comme celle-ci, venait dans sa direction, suivie de deux compagnes, tandis que, derrière elles, les branches d'un arbre s'allongeaient démesurément jusqu'à franchir les montagnes. N'était-ce pas la préfiguration de la congrégation qu'il envisageait alors de fonder ?

– Qui est donc cette jeune dame claire brune qui se trouve toujours en face de moi ? demanda-t-il à l'archevêque de Bourges.

– C'est ma sœur, répondit le prélat en souriant.

Et le soir même, tous deux se retrouvaient à la table du président Frémyot pour approfondir une rencontre qui allait orienter toute leur vie.

Mettra-t-on en doute cette espèce de coup de foudre spirituel, ce « parce que c'était lui, parce que c'était elle » sur lequel se fonda leur aventure ? Les intéressés eux-mêmes l'attestent. Bien des années plus tard, en 1632, appelée comme témoin au procès de béatification de François, Jeanne confirmera sa vision, « mais je le voyais d'assez loin, et cela se passa soudainement ».

Quant à lui, en 1606, évoquant ce souvenir, il lui écrivait :

Vous savez ce que je vous dis un jour de mon voyage à Dijon, lequel je fis contre le commun avis de tous mes amis, mais ce grand Dieu en la face duquel je regardais droit tirait tellement mon âme à ce béni voyage que rien ne me put arrêter.

Les amis de l'évêque craignaient en effet que le duc de Savoie, son souverain, ne s'offusquât d'une démarche entreprise sans son accord. Après un long conflit avec la France, Charles-Emmanuel, personnage ombrageux et comploteur impénitent, longtemps allié de l'Espagne, avait dû, d'assez mauvais gré, signer la paix, en 1601. Il savait par ailleurs les récents succès de Mgr de Sales auprès d'Henri IV, et que celui-ci avait essayé de le retenir à sa cour. Il ne pouvait donc lui être agréable qu'il allât prêcher en France, et il en avait manifesté son mécontentement.

Que des songes aient marqué la destinée des deux saints, cela n'a rien d'étonnant. A cette époque encore imprégnée de magie, on y croyait beaucoup, avec une bonne volonté parfois bien approximative. Ainsi, lorsque Alix Le Clerc, fondatrice des chanoinesses de Saint-Augustin, rêve de brindilles de paille qu'elle ramasse avec un râteau, qu'en déduit-elle? Evidemment qu'elle est appelée à l'enseignement des jeunes filles. Le libre choix n'avait encore fait que des saillies timides, et même les esprits les plus éclairés avaient besoin d'un signe. Nous allons donc voir dans notre histoire bien des songes.

L'évêque de Genève et la baronne de Chantal n'avaient pas besoin de tant de messages célestes. On n'ose dire qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, mais ils avaient beaucoup de points communs, d'ailleurs partagés avec un grand nombre de leurs semblables. Nés tous deux, lui en 1567, elle en 1572, avec ce grand mouvement de régénération de l'Eglise entériné par le concile de Trente, ils brûlaient, comme beaucoup d'enfants de la Contre-Réforme, d'une foi ardente et d'une haine passionnée de l'hérésie, encore tout fraîchement réduite, deux sentiments nés plutôt de leur terroir familial que de leur individualité propre.

Les enfances des élus abondent en anecdotes édifiantes, la loi du genre exigeant sans doute une manifestation du bien-

heureux dès son entrée dans le monde et même en amont, par rétroactivité sur ses ascendants. Chez François et Jeanne, on note ainsi une analogie caractéristique des grands-pères. Celui de François, Jean de Sales, émule du roi David, pria sept fois par jour, genou en terre, où qu'il se trouvât, même sur les sols les plus souillés, et il portait toujours sur lui une horloge sonnante pour le rappeler à ce devoir. Celui de Jeanne, René Frémyot, surnommé l'Ami de Dieu, faisait à ses enfants des conférences biquotidiennes sur l'hérésie. A l'âge de soixante-seize ans, pressentant qu'il allait mourir le lendemain, il employa son dernier jour à ses visites d'adieu, monté sur une mule dévote qui, pour le recevoir, s'était agenouillée devant lui. Et à l'heure dite il expirait en murmurant : « O Dieu, quand me consolerez-vous ? »

Nos deux saints offrent également une analogie dans la précocité. François au maillot rayonnait de bonté céleste, Jeanne dans les langes entraînait en convulsions si une hérétique voulait la prendre dans ses bras. Analogie encore, la visite du calviniste, car dans ces milieux très catholiques, on avait son bon calviniste, les guerres de Religion ayant effectué des clivages arbitraires dans les familles et les amitiés, relations auxquelles, malgré les différences de foi, on ne renonçait pas. Un jour que le bon calviniste des Sales était reçu au château, on entendit des caquètements désespérés sous les fenêtres de la salle, c'était le petit François qui, une lame de carton au poing, pourchassait les volatiles du poulailler au cri de « Sus aux hérétiques ! ». De même, le bon calviniste des Frémyot, osant mettre en doute la présence réelle dans l'Eucharistie, se vit rabrouer avec la dernière insolence par la petite Jeanne : « Si vous aviez donné un démenti au roi, mon papa vous ferait pendre, eh bien ! si vous donnez tant de démentis à Notre-Seigneur, ces deux-là vous feront pendre », s'écriait-elle en désignant les portraits de saint Pierre et de saint Paul qui ornaient le cabinet du magistrat. Et lorsque, pour l'amadouer, le huguenot lui offrit des dragées, elle les jeta dans le feu, en criant : « Voilà comment brûleront les hérétiques au feu de l'enfer. »

Les pères aussi se ressemblent, hommes de foi certes, mais surtout hommes d'action, hommes du siècle, ne désirant ni

l'un ni l'autre un rejeton saint. Le seigneur de Sales et de Boisy était un bon chrétien. Il n'avait garde, disait-il spirituellement, d'embrasser une religion qu'il avait vue naître, laquelle était plus jeune que lui, car il avait dix ans de plus qu'elle. Mais c'était surtout un gentilhomme de bonne lignée, soucieux de son destin temporel. Au moment de son mariage, tardif, sa carrière personnelle était terminée. Elle avait été brillante. Page du duc de Luxembourg, il avait connu la cour de France au temps de François I^{er}. Sous Henri II, officier de cavalerie, il avait participé avec éclat aux campagnes contre les Espagnols et leur allié le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert. On peut s'étonner de le voir combattre dans le camp adverse de son souverain, mais à cette époque le sens national était assez flou, les fidélités étaient complexes, se portant plus sur un homme que sur un pays. L'homme que servait M. de Boisy était un prince savoyard de la branche cadette, que François I^{er} avait fait duc de Nemours, aussi n'avait-il pas hésité à servir le roi de France plutôt que son cousin. Celui-ci lui en avait tenu si peu rigueur qu'il devait plus tard ériger en duché son apanage du Genevois. La faveur de M. de Boisy n'en avait pas davantage pâti, et, retiré désormais dans ses terres, il entendait en faire profiter sa descendance. Il avait plusieurs fils, mais c'était l'aîné, François, qui comptait, comme dans toutes les maisons nobles, d'autant plus que cet aîné, par suite de morts d'enfants en bas âge, précédait ses cadets de six bonnes années et faisait figure de chef de famille potentiel. Très doué, diplômé des universités de Paris et de Padoue, juriste accompli, François pouvait faire rêver son père à un bel avenir à la cour de Savoie, et rien n'allait plus l'éprouver que la détermination tôt affirmée par le jeune homme d'entrer dans les ordres. Après quelques combats, il s'était incliné pourtant, devinant que ce prêtre qu'il acceptait avait toutes les chances de s'élever aux sommets de la hiérarchie ecclésiastique, ce qu'il eut le temps de voir, car François de Sales fut évêque très jeune.

Bénigne Frémyot était de même excellent chrétien, mais surtout politique inséré dans l'histoire de son temps, magistrat comme tous les hommes de sa famille depuis plusieurs générations, avocat, conseiller à la Chambre des comptes, bientôt président à mortier, enfin second président du parle-

ment de Dijon. En 1550, il s'était uni avec Marguerite Berbisey dont la souche d'avocats et de secrétaires de chancellerie était plus ancienne encore que la sienne et se vantait d'une parenté avec saint Bernard. Au moment de la réunion de la Bourgogne à la France, les Berbisey étaient passés tout naturellement du service du duc de Bourgogne à celui de Louis XI, en continuant à exercer de hautes fonctions, en particulier celle de maire, devenu « vicomte maieur » sous Charles VIII avec le privilège d'anoblissement automatique et transmissible. Bénigne Frémyot voulait donc un fils au plus haut degré de la magistrature, il aura un fils évêque, comme l'autre père. Quant à ses filles, leur avantage c'était de pouvoir s'allier à des familles nobles. Il y réussit pour les deux.

La ressemblance entre les mères est peu marquée. Marguerite, la mère de Jeanne, mourut à la naissance de son troisième enfant, ne laissant que le souvenir, important, de sa bienfaisance. A son enterrement, tous les pauvres de la ville suivirent son convoi. Jeanne, âgée d'un an, n'en eut pas conscience, mais on le lui rapporta, et elle en fut sans doute impressionnée.

La petite mère de François, petite parce que c'était une enfant, fut au contraire la formatrice profonde. Elle avait quatorze ans lorsqu'elle le mit au monde. Dans un inmanquable songe prémonitoire, elle l'avait vu en berger, rassemblant un immense troupeau. Cela voulait dire, à l'évidence, que ce serait un fils et qu'il serait prêtre. Et c'est ce qu'elle eut l'idée de demander à Dieu, en le vouant à son service, lors d'une ostension du saint suaire à Annecy. Le geste de vouer son enfant à Dieu avant sa naissance était une forme de piété courante, qui à cette époque cependant commençait à tomber en désuétude. Loin de lui en vouloir d'une incitation aussi abusive, François l'aimait et l'approuvait. Il a sûrement une tendre pensée pour elle lorsque, citant l'exemple de sainte Monique, la mère de saint Augustin, il écrit :

C'est un grand enseignement, pour les femmes chrétiennes d'offrir à la divine majesté les fruits de leur ventre, même avant qu'ils en soient sortis.

Aussi, loin de se révolter qu'on ait ainsi disposé de lui, grandit-il avec joie dans une voie toute tracée et admise comme une grâce particulière par lui.

Bénigne Frémyot et sa sœur, à qui il confia le soin de ses enfants, n'allèrent pas aussi loin dans la programmation. Ils leur dispensèrent la formation typique des jeunes bourgeois avec la seule intention de leur préparer une situation de premier plan dans la société bourguignonne. La piété y était certes forte, mais raisonnable. Le premier patron de baptême de Jeanne, Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, annonçait un avenir de dame bienfaisante, comme l'avait été Marguerite Berbisey. Le second patron, celui de la confirmation, François d'Assise, dont on ne nous dit pas s'il fut choisi par elle, apporte un singulier correctif, celui de la fantaisie et de l'aventure, l'idéal franciscain instillé dans un modèle conformiste, mais on n'allait pas si loin. On n'avait pas l'intention d'inculquer aux deux petites filles du président à mortier autre chose qu'une instruction aimable à base de musique, de catéchisme et de broderie. Marguerite, l'aînée, évolua dans le sillage indiqué. Elle se maria très jeune avec un aristocrate mûr, militaire et titré, le baron de Neuchêze, ou des Francs, ou encore d'Effrans, auquel sa dot apporta un supplément de confort et d'agrément. Ils vécurent heureux dans leur château du Poitou, où on les retrouvera.

Jeanne voulut davantage. A une époque où les magistrats riches imitaient les aristocrates, leurs fils avaient des précepteurs et la seule ressource des filles intelligentes, dont l'enseignement était négligé, était de profiter de leurs leçons. C'est ce que fit Jeanne qui apprit ainsi, aux côtés de son jeune frère André, les mathématiques, l'histoire et la littérature. Née l'année de la Saint-Barthélemy, elle apprit la guerre aussi, et les dévastations qui s'ensuivent. Dijon était le théâtre du déchirement entre les factions. La Bourgogne n'était française que depuis un siècle, et de plus province frontière. Du fait de sa proximité avec Genève, elle avait subi dans les premières la contagion des écrits subversifs, véhiculés comme dans tout l'est du royaume par les marchands et les colporteurs. De violents affrontements avaient eu lieu à Dijon en 1561 entre les tenants de la nouvelle confession et la puissante corporation

des vigneron alarmés par le vol d'une statue de la Vierge. L'importance de ce conflit des vigneron, très attachés à leurs traditionnelles processions et rogations favorables aux vendanges, a été relevée par certains chercheurs comme l'élément décisif de l'éradication de l'hérésie à Dijon¹.

Quelques années plus tard, en 1588, la Ligue fanatique battait son plein, développant une idéologie certes de foi catholique rigoureuse, mais surtout de révolte contre le roi légitime, Henri III. Le parlement était partagé entre ligueurs et légitimistes, le premier président dans un camp, le second, Bénigne Frémyot, dans l'autre. Mis en minorité, les légitimistes se réfugièrent à Flavigny pour y organiser la résistance sous la direction du second président, tandis qu'à Dijon on pillait son hôtel et on emprisonnait son fils. Après l'assassinat d'Henri III, en 1589, leur position devenait difficile. La logique de leur comportement les amenait en effet à reconnaître son successeur, le roi de Navarre, un protestant. En une nuit, paraît-il, Bénigne « devint tout blanc du côté où il était couché », pourtant il n'en arbora pas moins le drapeau du Béarnais sur les tours de Flavigny, avec la restriction mentale qu'il n'ouvrirait jamais ses portes qu'à un souverain catholique, et il continua la lutte, donnant autant de sa personne que de ses biens. La légende le montre écrivant impassible sur un tambour, en pleine bataille, tandis qu'autour de lui pleuvent les boulets. Ses adversaires pensèrent l'intimider en le menaçant s'il ne pliait pas, de lui envoyer la tête de son fils, André. Bien que la mise en demeure fût assez peu crédible, même en tenant compte de la férocité des temps, Bénigne y prit l'occasion d'une réponse à la romaine qui l'inscrivit définitivement dans le panthéon des grands Bourguignons.

Si son fils était resté à Dijon, Bénigne en avait fait partir Jeanne pour la confier à Marguerite, sa sœur aînée. Il voulait certes la mettre à l'abri, mais aussi se remarier tranquillement. Ce voyage dans le Poitou désola la jeune fille tant elle y vit d'églises profanées et détruites, mais en revanche on s'amusait beaucoup chez le baron des Francs. Dans cet environnement plus mondain et plus facile, Jeanne aurait pu, sinon se cor-

1. Denis Crouzet, *la Genèse de la Réforme française 1520-1562*, SEDES, 1996.

rompre, du moins perdre cette rigueur inculquée par son père. Il n'en fut rien. Elle grandissait en sagesse, et aussi en beauté, comme dans les contes, autrement dit elle était mariable et attirait tout naturellement les prétendants. Un jeune gentilhomme huguenot se mit hardiment sur les rangs, éconduit aussitôt que déclaré. Jeanne, outrée, déclara à son beau-frère « qu'elle préférerait plutôt mille morts, l'une après l'autre, que de se voir liée par mariage à un ennemi de l'Eglise ». Outre ces propositions malsonnantes, Jeanne avait encore à se plaindre des personnes placées auprès d'elle, en particulier d'une gouvernante effrontée qui, pensait-elle, l'incitait au mal, en fait une coquette qui lui parlait d'amour. Elle ne se plaisait donc plus chez sa sœur, et elle n'y plaisait plus.

Aussi, après cinq ans de séparation, son père, redevenu veuf au bout d'un an de mariage, la réclama-t-il. Les deux sœurs se séparèrent dans les larmes, le temps était donc venu de marier Jeanne.

★

Bénigne Frémyot était riche, il pouvait prétendre à beaucoup, c'est-à-dire, suivant la politique constante de la grande bourgeoisie d'alors, à un gendre noble, comme celui qu'il avait déjà. Il eut donc la satisfaction de trouver en sa cadette tous les atouts souhaitables. Jeanne était belle, d'une beauté en vérité plus saine que raffinée. « Claire brune », dit l'évêque, en poète savoyard, mais il disait bien. Les yeux et les cheveux noirs, la peau très blanche, avec des lèvres vermeilles sur lesquelles se posait souvent un charmant sourire, des regards pleins de feu, un air de majesté dû à sa haute taille, tout cela pouvait parfaitement convenir à un titre nobiliaire. De plus, elle avait beaucoup de grâce et d'esprit : « Les moindres bagatelles devenaient intéressantes dans sa bouche », écrit, sur la foi des souvenirs de famille, Louise de Rabutin-Coligny, son arrière-petite-fille. Son caractère annonçait la force et le courage, et elle était bien entendu d'une grande piété. Elle avait été, selon ses propres dires, une « fille à toute folie », c'est-à-dire assez vivante, puis elle était devenue « une femme chez laquelle il n'y avait rien de changeant, ni de léger ».

C'est ainsi qu'elle fut, facilement et rapidement, la baronne Christophe de Rabutin-Chantal. Les Rabutin appartenaient à

une illustre famille de Bourgogne. On trouvait un seigneur de ce nom, Mayeul, dès le XII^e siècle. « Ce commencement de maison me plaît fort. Il y a peu de gens qui puissent trouver une si belle tête », commente, satisfaite, la marquise de Sévigné, petite-fille de Jeanne. Tous avaient occupé des postes importants dans la chancellerie ou les armées du roi, et l'un d'eux avait été tué aux côtés de François I^{er} à Marignan. Tant de mérites, ajoutés à certains traits de caractère transmis de génération en génération, une folle bravoure, une certaine jactance, et une fierté immodérée de ces mêmes qualités, avaient peu à peu constitué l'esprit Rabutin, que Littré a défini comme « rabutinade » ou « rabutinement », esprit fait de vivacité intellectuelle, mais aussi d'une vanité de caste à la limite du comique.

Les Rabutin étaient des voisins de campagne des Frémyot, leur château, à Bourbilly, n'étant guère éloigné du petit manoir de Thoste où le président et sa famille passaient l'été. L'époux était-il vieux, déplaisant, irritable, comme bien des maris choisis d'abord pour leur rang social ? Pas plus qu'elle-même, opulente héritière, n'était laide ni acariâtre. Christophe, qualifié de Christophe II dans la pompeuse généalogie des Rabutin, né en 1563, était beau, élégant, cultivé, gai et sociable, vaillant aux armes, un peu poète, et de plus chrétien sincère. Brillant officier de l'armée royale, il s'était fait remarquer dans les guerres de la Ligue sous les ordres du maréchal de Tavannes. A la différence de ses bouillants ancêtres, il ne se mettait pas en colère pour un rien. Il était très doux, nous assure son cousin, Bussy-Rabutin, et cette douceur précisément lui attirait beaucoup de querelles chez les « brutaux », « mais il les désabusait à grands coups d'épée ». Autrement dit, et on peut voir là sous la plume de Bussy une excellente rabutinade, il se battait par douceur. Il eut certes dix-huit duels, mais ne tua jamais personne, ce qui représente en effet un certain savoir-faire.

Union exceptionnelle donc en un siècle où la dilection conjugale ne comptait guère, union merveilleusement assortie qui assura à la jeune femme neuf ans de bonheur.

Le mariage eut lieu le 28 décembre 1592, à Bourbilly, près de Semur. On voit à la signature du contrat mentionné pour la dernière fois le nom de Marguerite de Neuchêze, la sœur

aînée de Jeanne, qui mourut prématurément l'année suivante. La mariée apportait en dot 16 660 écus, soit près de 50 000 livres, somme importante si on la compare, à titre d'exemple, au prix d'une charge de conseiller d'un parlement de province, négociable à partir de 60 000 livres. 2 000 écus étaient réglés comptant, 8 000 réservés à l'achat des moulins de Bourbilly, le reste payable à la mort du donateur. Le magistrat prenait ses précautions, d'autant plus que Christophe, lui, n'apportait que 15 000 écus de dettes. On était fastueux et dépensier chez les Rabutin. Christophe I^{er}, le grand-père du marié, décorait de ses armes tout ce qui le touchait, jusqu'aux housses de ses chevaux. Son fils, Guy, le premier baron de Chantal, du nom d'un hameau qu'il avait acquis à douze kilomètres d'Autun, avait restauré sans compter le vieux château appartenant à ses ancêtres depuis le xv^e siècle. Entouré de tours et murailles gothiques et fermé par un pont-levis qui enjambait le petit Serein, affluent de l'Yonne, situé en pleine campagne, au terme d'une magnifique allée de chênes, ce château avait l'allure qui convenait à une telle lignée, et Mme de Sévigné en était aussi fière que du vieux Mayeul.

J'arrive présentement dans le vieux château de mes pères, voici où ils ont triomphé suivant la mode de ce temps-là, je trouve mes belles prairies, ma petite rivière, mes magnifiques bois et mon beau moulin à la même place où je les avais laissés,
écrit-elle à sa fille.

La lune de miel fut courte, car la guerre n'était pas terminée. Christophe prit donc part aux dernières campagnes qui devaient réduire la Ligue bourguignonne. Le duc de Biron s'empara de Dijon, et, le 25 mai 1595, le parlement capitulait. Le 4 juin, Henri IV, vêtu d'un pourpoint de futaine blanche percé aux deux coudes, faisait son entrée dans la ville. Il accueillit fraîchement la députation des parlementaires repentis et reçut au contraire en héros les bannis fidèles de retour à Dijon. Il était bien décidé à limoger le premier président, Denis Brulard, en dépit de son ralliement tardif, pour nommer Bénigne Frémyot à sa place.

— A Dieu ne plaise ! s'écria celui-ci. M. le Premier Président est bon catholique, il servira bien le roi !

Et Bénigne ajouta un second trait à sa gloire en prenant la défense d'un de ses anciens adversaires, celui qui lui promettait la tête de son fils, condamné à mort pour rébellion. Il obtint sa grâce et plut encore davantage au souverain.

— Je vois bien qu'il faut que ma clémence se joigne à votre douceur, vous voulez la vie de votre ennemi, je vous la donne.

Et le roi reprit, taquin :

— Mais qu'auriez-vous fait si j'étais resté huguenot ?

— Sire, si Votre Majesté n'eût crié : Vive l'Eglise romaine ! Je n'eusse jamais crié : Vive le roi !

— Si vous voulez faire quelque fourberie, s'exclama alors Henri, cherchez pour vous aider quelqu'un d'autre que le président Frémyot !

Pour la peine, il lui octroya l'abbaye de Saint-Etienne et l'archevêché de Bourges, mais le président, ayant été deux fois veuf, et marié la deuxième fois à une veuve, ce qui faisait beaucoup d'activité charnelle pour le droit canonique, ne pouvait en disposer, et c'est ce qui détermina la carrière ecclésiastique d'André. Celui-ci avait commencé par le cursus de ses pères, il entra dans les ordres avec la même complaisance.

Mais Henri IV n'était pas encore tout à fait victorieux. Il repartit combattre les Espagnols, le jeune baron de Rabutin-Chantal à ses côtés, et celui-ci se distingua à la victoire de Fontaine-Française. Il reçut alors du roi une importante pension, qui ne pouvait qu'être la bienvenue. En bon Rabutin, Christophe se moquait complètement de contingences telles que la gestion d'un budget. Il avait la tête ailleurs, assez loin de Bourbilly. Il adorait certes sa femme, mais par intermittence, car il la quittait souvent pour rejoindre la Cour ou l'armée. Il la quittait d'autant plus allégrement qu'il lui avait confié l'exploitation de leurs biens, tâche à relents de roture qu'il estimait peu digne de lui. Elle avait accepté un peu à contrecœur, car elle aurait préféré rester exclusivement une femme amoureuse. Mais la fille d'un magistrat bourguignon ne pouvait assister avec indifférence à la ruine des aristocrates irresponsables auxquels elle était désormais liée. Le goût de l'ordre et de la bonne gestion parlaient déjà haut en elle.

Sa vie se partagea donc désormais en deux tranches bien distinctes, le temps où il était là, en hiver où l'on ne se battait pas,

et le temps de son absence, dès l'arrivée du printemps. Dans la première, ce n'était que fêtes et bals, réjouissances tout ce qu'il y avait de plus mondain, une sorte de fantaisie ininterrompue qui correspondait plus à son âge qu'à sa nature profonde. Dans la seconde, en réglant les factures impayées, en assurant les rentrées de fermages, en arbitrant les conflits de métayage, en tenant son livre de comptes, elle se retrouvait mieux. C'est loin de ce mari adoré, mais léger, que se dessine la Jeanne de l'avenir. Levée à 5 heures du matin, elle commençait sa journée par la messe, dans la chapelle du château, entourée de toute sa domesticité, servantes, cuisiniers, palefreniers, jardiniers, après quoi elle dirigeait toutes les activités de la maison, de la cave au grenier, clefs à la ceinture, puis elle parcourait ses terres à cheval, prompte à relever les défaillances et à stimuler les dévouements, prodigue toujours en aumônes et en sourires. Vêtue simplement, elle avait rangé dans ses coffres bijoux et robes de soie pour un temps meilleur :

— Les yeux auxquels je dois plaire sont à cent lieues d'ici, c'est inutilement que je m'agencerais, expliquait-elle à ses amis.

Sa bienfaisance était déjà proverbiale, c'était celle de sa mère, même si on n'est pas obligé de croire, avec ses hagiographes, qu'elle renouvelait dans sa huche le miracle de la multiplication des pains. On montre encore au château de Bourbilly le « four des pauvres » qu'elle fit installer à leur intention pendant la grande famine de l'hiver 1600. Elle avait aussi son « bouillon du pauvre », épigone rustique de la « poule au pot » royale, peut-être aussi imaginaires l'un que l'autre. Lorsqu'il séjournait chez lui, Christophe devait se soumettre, dévot convenable sans plus, à la piété ambiante. Jeanne tenait à ce que, en seigneur, il assistât à la messe quotidienne du château au premier rang de ses serviteurs, mais, tout militaire qu'il était, il aimait se lever tard. Elle avait beau remuer bruyamment les rideaux, il ne sortait pas de son lit dont elle finissait par le tirer en lui passant sous les yeux une bougie allumée. Le dimanche il devait, en protestant parce que c'était loin, assister au service paroissial, car c'était également un devoir de seigneur, accepter aussi que sa maison se transforme en hôpital lorsque sévissait quelque épidémie. Mais il ne se plaignait pas trop car il l'aimait tendrement.

Un jour, en 1601, on ne sait trop pourquoi, parce que Henri IV s'était monté ingrat avec lui comme avec beaucoup d'autres, ou parce qu'il ne voulut pas obéir à un ordre injuste, il revint définitivement faire le hobereau aux côtés de Jeanne. Peut-être, fatigué des armes, avait-il envie de goûter plus assidûment au bonheur conjugal. C'est en tout cas la raison qu'il donna à son départ dans une *Chanson d'Adieu aux dames de la Cour*.

Ce nouveau bonheur dura peu. La catastrophe s'annonça d'abord par une longue et grave maladie de Christophe, qui transforma son caractère. Il s'assombrit et médita sur les fins dernières, torpeur bientôt suivie de l'inévitable songe. Il se vit une nuit vêtu de pourpre comme un cardinal. Cette couleur de sang ne pouvait annoncer qu'une blessure mortelle et son noir pressentiment l'amena à proposer un pacte à sa femme : si l'un d'eux mourait, l'autre ne se remarierait pas et se consacrerait au service de Dieu, engagement d'ailleurs assez courant chez les pieux conjoints de cette époque.

Jeanne tressaillit. Elle-même était affligée de rêves qu'elle s'efforçait de ne pas croire prémonitoires. Elle était alors enceinte pour la sixième fois, et le climat se dégradait dans le triste château jusqu'au jour funeste où le baron, convalescent, partit pour la chasse avec l'un de ses voisins, M. d'Anlezy, seigneur de Chazelles. A peine la partie commencée, il tombait, atteint par un coup maladroit de son ami, trompé par la couleur biche de sa casaque. Tout de suite, il se vit perdu et, témoignant d'autant de lucidité que de sang-froid, il envoya ses domestiques chercher un prêtre et prévenir sa femme. Celle-ci, qui se relevait à peine de son accouchement, accourut affolée au-devant de son mari qu'on ramenait au château. Une semaine terrible passa alors, occupée par Christophe à se préparer avec un courage imperturbable à la mort, à consoler son ami en l'assurant de son pardon, à défendre à ses enfants de le venger et à encourager sa malheureuse femme à la soumission chrétienne. Jeanne, désespérée, pleurait, criait, suppliait Dieu, non pas de lui donner la fermeté nécessaire, mais au contraire de lui laisser son mari, au prix de tout le reste, enfants, parents, fortune.

Christophe mourut à trente-sept ans, en grand chrétien et en honnête homme, et ce fut pour elle le temps de l'horreur et de

la révolte. Sa jeune et belle existence était brisée à jamais, enfer où personne ne pouvait l'atteindre, même pas ses enfants, quatre petits, Celse-Bénigne cinq ans, Marie-Aimée trois, Françoise deux, et Charlotte, quelques jours. S'ils n'avaient pas été là, à la tenir, dira-t-elle, elle serait partie en Terre sainte pour y oublier le monde de la joie. Toute tentative de consolation lui faisait horreur. Elle chassait les visiteurs et passait ses journées enfermée dans sa chambre, désolant ses serviteurs qui l'aimaient. Révulsée à l'idée d'un remariage, que des conseillers bien intentionnés mais indiscrets lui suggéraient peut-être, elle fit ce vœu de chasteté demandé par Christophe. Elle devait préciser d'ailleurs plus tard que ce vœu, arraché à la douleur, elle l'avait prononcé « sans toutefois savoir ce que je faisais ».

En tout cas elle ne resta pas à Bourbilly qui lui était devenu insupportable. Son beau-père, le baron Guy de Rabutin-Chantal, l'appelait auprès de lui, menaçant, si elle n'obtempérait pas, de déshériter ses enfants. Ce qui l'attendait c'était une rude pénitence, bien conforme à son désir de mortification. Le château de Monthelon, à quelques lieues d'Autun, était une vieille bâtisse délabrée dont le seul agrément, qui pouvait lui convenir, était la devise gravée au fronton de la porte : *Virtus vulnere virescit* (« la blessure accroît le courage »), mais il n'était pas question qu'elle y régnât en maîtresse de maison. Guy de Rabutin était ce genre de personnages hauts en couleur dont on aime les aventures romanesques dans les livres mais avec lesquels vivre est du dernier pénible. Gentilhomme imbu de sa lignée, naguère « grand, beau et bien fait », il avait servi le roi avec tout l'honneur qu'on attendait de lui et participé à bien des guerres. Il avait épousé une sainte femme qui supportait pieusement ses frasques tout en veillant aux débris de sa fortune. Il la trompait en proportion inverse de l'amour qu'elle lui portait, et il alla loin dans l'adultère en enlevant sa cousine, et en tuant en plein marché son rival. Condamné à mort, puis absous pour bons et loyaux services, il guerroya encore quelque peu, fut décoré de l'ordre du Saint-Esprit, nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et revint, décati, dans son domaine pour y voir mourir sa femme d'un cancer que, par pudeur, elle n'avait avoué à personne, pas même à son médecin. Il prit alors une servante-maîtresse, lui fit cinq bâtards,

devint avare et grincheux, et c'est dans cet état qu'il appela auprès de lui sa belle-fille, escomptant de ses vertus un peu de réconfort en son vieil âge.

Des vertus, Jeanne-Françoise en déploya plusieurs pour supporter sa nouvelle existence entre un vieillard irascible, une servante arrogante qui ne lui ménageait aucune humiliation, de nombreux enfants à diriger, y compris les illégitimes, avec, au cœur, une peine affreuse. Seule une foi intacte, celle qu'elle avait partagée avec son époux disparu, la sauva. Elle voulut ne plus se consacrer qu'à son salut, intention que son heureux mariage avait seulement suspendue, comme elle le disait avec une sincérité mélancolique :

Dès que je ne voyais plus M. de Chantal, je sentais en mon cœur de grands attraits d'être toute à Dieu, mais hélas je n'en savais pas profiter, ni reconnaître la grâce que Dieu me présentait, et je faisais quasi aboutir toutes mes pensées et mes prières pour la conservation et le retour de mon cher mari.

★

Selon l'usage des dévots d'alors, elle avait besoin d'un directeur de conscience. La direction des âmes en effet ne se confondait pas avec la simple fonction de confesseur. Pour avancer sur le chemin de la perfection, il était indispensable de pratiquer oraison, exercice fréquent même chez les gens du monde, puisqu'on voit un Michel de Marillac, garde des Sceaux, y consacrer une heure par jour. Encore fallait-il savoir s'y prendre et en connaître les méandres, oraison mentale, vocale ou cordiale, oraison fausse et vaine, oraison d'union simple, intime ou transfigurante, de l'anéantissement actif ou passif, toutes distinctions qui n'étaient pas à la portée de n'importe quel ecclésiastique. Il était difficile de se repérer dans la prolifération des manuels spirituels qui avaient vu le jour depuis des décennies. Le bon directeur était le protecteur indispensable contre les égarements. A une époque où la croyance au diable était aussi forte que celle en Dieu, et son corollaire, tout progrès spirituel, toute délectation mystique pouvait fort bien être d'origine démoniaque, distinguo que le dévot, trop subjectivisé, n'était pas capable de faire par lui-même, et les confesseurs médiocres souvent pas davantage. Beaucoup d'hommes, même

les plus insérés dans le siècle, comme le président Séguier ou le duc de Beauvillier, avaient un directeur, mais c'était encore plus nécessaire pour les femmes. A Marie de Beauvillier, abbesse de Montmartre, le doux François de Sales ne disait-il pas lui-même, avec une misogynie assez péremptoire, dont on retrouvera d'autres exemples :

Votre sexe veut être conduit, et jamais en aucune entreprise il ne réussit que par la soumission, non que bien souvent il n'ait autant de lumières que l'autre, mais parce que Dieu l'a ainsi établi.

Pour lui, le directeur était un ange, un guide, dont l'amitié est « forte et douce, toute sainte, toute sacrée, toute divine, toute spirituelle », un personnage si exceptionnel qu'il faut bien réfléchir avant de le choisir non pas entre mille, mais entre dix mille, « car il s'en trouve moins qu'on ne saurait dire qui soient capables de cet office ». Sans doute était-il trop modeste pour faire ainsi son autoportrait, mais il est de fait qu'il sera toute sa vie très sollicité pour ce rôle, et aura de nombreuses « dirigées » et quelques « dirigés » parmi lesquels on compte avec surprise le duc de Bellegarde, grand écuyer de France, dévot sur le tard après avoir été le rival d'Henri IV dans ses amours avec Gabrielle d'Estrées.

Jeanne avait d'autant plus besoin d'un directeur qu'elle était dès cette époque affligée de « tentations » qui seront jusqu'à la fin le tourment de sa vie spirituelle. Quelles tentations ? Fortes sans doute, car elle parle elle-même de « la fureur de cette tempête qui ne me donnait quasi aucune relâche et me dessécha de telle sorte que je n'étais plus connaissable ». Tentations de révolte sans doute envers un malheur envoyé par Dieu sans qu'elle l'eût en rien mérité, ou tentation de ne plus croire en un Dieu si cruel. Il est certain qu'elle n'est plus alors, et ne sera plus jamais la jeune femme gaie à la spiritualité insouciant et aisée.

Ce directeur indispensable, elle crut le trouver lors d'un pèlerinage à Notre-Dame-de-l'Etang, sanctuaire proche de Dijon, dans la personne d'un religieux minime qu'aucune recherche n'a jusqu'à présent identifié, mais qui avait un certain renom parmi les dévotes bourguignonnes. C'était un prêtre obtus, dur, qui se l'attacha par quatre vœux aussi abusifs

les uns que les autres, *primo* qu'elle lui obéisse en tout, *secundo* qu'elle ne le remplace sous aucun prétexte, *tertio* qu'elle garde le secret de ce qu'il lui disait, *quarto* qu'elle ne se confie qu'à lui. Elle avait beau se persuader que c'était lui le prélat providentiel de son songe prémonitoire, il ne lui apportait nullement la paix de l'âme, ni surtout la consolation qu'elle cherchait désespérément dans son malheur. Cet homme de fer la traitait en victime, lui imposant des surenchères de pénitences que, malgré ses dispositions désespérées, elle n'aurait pas trouvées toute seule, et qui firent qu'en peu de temps elle fut l'ombre d'elle-même.

La baronne devient *la dame parfaite*, uniquement occupée de dévotion. Les anecdotes les plus édifiantes nous la montrent à l'entrée du château remplissant de soupe les écuelles des pauvres qui y font la queue, penchée au chevet de dégoûtants grabataires, distribuant son élégante garde-robe aux nécessiteux, se privant de tout, macérant son beau corps autrefois heureux, à tel point que son père, inquiet, et qui voulait la remarier, lui en faisait des remontrances.

De cette entreprise de mortifications, la tendre et ingénue mère Françoise-Madeleine de Chaugy, qui fut sa secrétaire et surtout son hagiographe, nous fait l'épouvantable descriptif. Le bruit de sa charité se répandant comme une traînée de poudre, on amenait à Jeanne les misérables les plus divers. Un paysan ayant trouvé un lépreux abandonné sur un chemin le prit sur sa monture, « pour en faire présent à la fervente baronne » laquelle, avec une joie extraordinaire, mit ce pauvre garçon dans un lit qu'elle avait toujours prêt pour les pauvres, où elle le servait, et « ayant fait un paquet de ses haillons pour les nettoyer de la vermine, prit les ciseaux et de ses propres mains tondit et huila cette tête racleusc, lui mit un bonnet bien blanc et alla elle-même brûler ses cheveux sans vouloir permettre qu'aucune de ses servantes ne le touchât », ce dont celles-ci, on s'en doute, se gardaient bien.

Elle allait le visiter trois ou quatre fois par jour, « engraisant au moins deux fois le jour sans y manquer sa tête racleuse et nettoyant sa ladrerie ».

Le malheureux périt, et lui succéda une « chancreuse, » horrible et malodorante, si défigurée qu'on ne put lui administrer

la communion qu'avec des pincettes. Cette fois le président Frémyot se fâcha :

Je vous défends de ne plus toucher cette femme, ayez pitié des quatre beaux enfants que Dieu vous a laissés, et desquels il vous demandera compte, *lui écrivit-il.*

Cette malade, opportunément, mourut, mais « à peine la bonne dame ensevelie on lui amena un vieillard couvert de gale et de furoncles » auprès duquel elle s'empessa, tandis que s'enfuyaient, dégoûtés, ses serviteurs. Et il y eut toujours, tant qu'elle fut à Monthelon, un pauvre ou un malade dans sa « boutique », véritable dispensaire renommé dans tout le voisinage. On peut mettre ces récits sur le compte des pieuses exagérations qui accompagnent les biographies de saints de ce temps, dont pas un n'omit non seulement de nettoyer les plaies les plus immondes, mais encore, parfois, de les baiser. La mère de Chaugy qui les rapporte ne connut Jeanne que bien plus tard. Comme ce n'est pas l'intéressée elle-même qui les lui conta, on peut penser qu'elle a travaillé sur un ouï-dire déjà légendaire ; mais si ces anecdotes sont authentiques, on les placera dans la catégorie des folies de jeunesse, car la suite de son existence va nous la montrer comme une femme d'un rare équilibre, ennemie de tout dérèglement ostentatoire.

Cependant, elle se flétrissait chaque jour davantage sous cette absurde direction, et elle se doutait bien qu'elle faisait fausse route. Mais comment éviter les pièges du démon ? C'était donc une jeune veuve très malheureuse qui, en avril 1604, rencontrait l'évêque de Genève.

★

Il s'était tout de suite établi un climat d'amitié entre François de Sales et la famille Frémyot. Y avait beaucoup contribué le frère de Jeanne, André, jeune archevêque honnête et compétent, comme on pouvait en trouver tout de même dans le haut clergé français d'alors, malgré les nominations de faveur que permettait le concordat de 1516. Ayant appris qu'Henri IV lui avait attribué étourdiment le doyenné de Gex, déjà concédé au diocèse de Genève, il consentit à s'en défaire. C'était un peu la raison qui avait amené Mgr de Sales à Dijon. Il entendait régler ce différend à l'amiable, quitte à ne pas

insister s'il sentait de la résistance, tant lui paraissait scandaleux un procès entre gens d'Eglise. Les deux hommes étaient de la même qualité, ils s'entendirent parfaitement et restèrent amis pour la vie.

Jeanne et François se virent donc souvent. Elle était subjuguée, comme elle en témoignera au procès de béatification :

Pour moi, dès le commencement que j'eus l'honneur de le connaître, je l'admirais comme un oracle, je l'appelais saint au fond de mon cœur. Je ne pouvais retirer mes yeux de dessus lui tant ses paroles et ses actions me tiraient à l'admiration et n'estimais aucun bonheur comparable à celui d'être auprès de lui.

Quant à lui, il reconnaîtra plus tard :

J'ai rencontré à Dijon ce que Salomon était en peine de trouver à Jérusalem, la femme forte dans Mme de Chantal.

Il lui avait fallu peu de temps pour estimer à sa juste valeur la personnalité de la jeune femme. Il était doué d'une grande perspicacité psychologique, et même d'une véritable intuition pour sonder les reins et les cœurs. Il « guettait » ses interlocuteurs « avec des yeux de lynx », dit l'un de ses amis. Avec une bonté malicieuse, il testa la jeune veuve dès leurs premiers entretiens, lui demandant d'un air innocent si elle songeait à se remarier :

– Ah non, pas du tout, pourquoi ?

– C'est qu'alors il faudrait mettre bas l'enseigne.

Et il désignait quelques fanfreluches égayant sa robe noire. Le lendemain, elles avaient disparu, mais, montrant son collet orné de glands, il lui dit encore :

– Votre collet laisserait-il d'être bien attaché si cette invention n'était pas au bout du cordon ?

Et elle coupa aussitôt les glands.

Il n'y avait pas moyen d'être coquette avec le saint évêque. A Chambéry, toutes les dames avaient ôté leurs boucles d'oreille après avoir suivi ses sermons, et pourtant il les permettait aux femmes mariées, si tout au moins on se reporte à son *Introduction à la vie dévote* où il traite le sujet, à sa manière naïvement

alambiquée. Il a bien remarqué que les femmes aiment les boucles d'oreille pour le plaisir, selon Pline, de les sentir « griller », s'entre-touchant l'une l'autre. Mais tout doit servir à la plus grande gloire de Dieu. Isaac n'envoya-t-il pas des boucles à son épouse la chaste Rébecca ?

Je crois que cet ornement mystique signifie que la première partie qu'un mari doit avoir sur sa femme, et que la femme lui doit fidèlement garder, c'est l'oreille, afin que nul langage ni bruit n'y puisse entrer, sinon le doux et aimable grillois des paroles chastes et pudiques qui sont les perles orientales de l'Évangile, car il faut toujours se ressouvenir que l'on empoisonne les âmes par l'oreille, comme le corps par la bouche.

Conclusion : les dames de Chambéry peuvent bien garder leurs boucles aux oreilles, si elles sont fidèles à leurs maris.

Il quitta Dijon le dimanche de Quasimodo, après avoir refusé de riches présents, au grand désespoir de tous ceux qu'il avait conquis pendant ce court séjour, non seulement par sa prédication, mais par son charme tout humain. Lorsqu'il sortit de son hôtel, une foule exaltée l'attendait, les uns tout en larmes, les autres prêts à desseller ses chevaux pour l'empêcher de partir. Et une certaine Mme Taboureau s'écria, dans le plus pur style d'une future précieuse : « Oh ! le grand larron ! Mon Dieu le grand larron que voilà ! Eh ! ne voyez-vous pas combien de cœurs il ravit ? »

François de Sales était en effet d'une séduction extraordinaire. Son contact était celui d'un ami, d'un frère, sa bienveillance et sa générosité inépuisables, et son éloquence entièrement neuve, toute de simplicité et de bonne humeur, faite de mots vrais, d'allégories poétiques, d'un ton familier, d'une sensibilité parfois excessive. Il arrachait des larmes à son auditoire tout en en versant lui-même au point d'être contraint à s'interrompre.

La façon et le parler de ce bienheureux étaient grandement majestueux et sérieux, mais toutefois le plus humble, le plus doux et naïf qu'on ait jamais vu. Il parlait bas, gravement, posément, doucement, et sagement. Jamais le bienheureux ne faisait de repartie promptement, *témoignera Jeanne.*

Ce n'était pas du tout l'avis de M. de Boisy :

– De mon temps les prédicateurs étaient bien plus rares, mais aussi quelles prédications ! Dieu sait si elles étaient doctes, bien étudiées, on disait des merveilles, en une on alléguait plus de latin et de grec que tu ne fais en dix, tu rends cet exercice si commun qu'on n'a plus autant d'estime pour toi, disait-il à son fils.

En disant adieu à l'évêque d'Annecy, Jeanne n'était pas la moins désolée. Elle voyait en lui, trop tard puisqu'elle était engagée ailleurs, le directeur de conscience idéal, tel qu'elle l'avait rêvé. Deux jours avant son départ, elle lui avait demandé de l'entendre en confession, ce qu'il avait d'abord refusé, croyant à une simple curiosité, mais cette confession les unit étroitement. Dès ce moment, dira-t-il, Dieu « l'avait logée dans mon cœur d'une manière extraordinaire » et elle-même se sentit « portée à ses avis incroyablement ». Ils se séparèrent avec promesse de se revoir, la Savoie n'étant pas si éloignée de la Bourgogne, et il lui fit alors cette enivrante déclaration :

Dieu me force à vous parler en confiance, sa bonté m'a fait cette grâce que dès que j'ai le visage tourné vers l'autel pour célébrer la sainte messe, je n'ai plus de pensées de distraction, mais depuis quelque temps, vous me venez toujours autour de l'esprit, non pas pour me distraire, mais pour me plus attacher à Dieu. Je ne sais ce qu'il faut entendre par là.

Il ajouta encore quelques mots, qu'elle ne révéla jamais.

Pas plus qu'elle-même, il ne pouvait donc oublier l'impression profonde qu'elle lui avait faite, et il se trahit dès sa première étape, par ce billet :

Dieu il me semble m'a donné à vous pour le service de votre âme : je m'en assure tous les jours plus fort. C'est tout ce que je puis vous dire maintenant. Recommandez-moi à votre bon ange.

Et plus tard :

Plus je me suis éloigné de vous selon l'extérieur plus me sens-je joint et lié vers l'intérieur. Ce désir de sainteté doit être en vous comme les orangers de la côte maritime de Gênes qui

sont presque toute l'année chargés de fruits, de fleurs et de feuilles tout ensemble, je vous supplie de ne jamais m'oublier puisque Dieu me donne tant de volonté de ne jamais vous oublier aussi.

Cependant, cette première euphorie se dissipa. Même s'il ressentait comme exceptionnelle l'union avec cette nouvelle pénitente, rien ne le mandait pour diriger à distance une étrangère qu'il connaissait à peine, alors que tous ses soins, il les devait exclusivement à ses propres fidèles. Aucune compétition d'ailleurs ne devait intervenir entre deux prêtres également dignes de confiance. Mais il ne pouvait s'empêcher de constater que, en dehors de toute référence à une vision quelconque, la fervente baronne de Chantal était exactement celle qu'il cherchait pour mettre au jour le plan dont il était déjà habité.

★

Ce plan, il avait commencé à le concevoir pendant le séjour qu'il fit à Paris en 1602. Il n'était encore que le coadjuteur de l'évêque de Genève qui l'avait envoyé à la cour de France pour y négocier la restitution des biens catholiques du pays de Gex devenu territoire français depuis le traité de Lyon, signé l'année précédente. Il se trouva donc immergé dans un milieu très dynamique qui travaillait à la régénération de l'Eglise.

Ce renouveau de la chrétienté, général à toute l'Europe, a été appelé un peu inexactement la Contre-Réforme, car il avait devancé l'intervention de Luther. Le redressement du pécheur appartient à l'essence même du christianisme, depuis les trois reniements de saint Pierre, et, en tous les temps, de fortes personnalités se sont toujours dressées pour rétablir la pratique de la foi dans sa pureté primitive. On en trouve le projet dans les écrits des humanistes préreformateurs, *l'Eloge de la Folie* d'Erasmus, ou *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, et bien d'autres, où sont dénoncés les moines cupides et paillards, les nonnes dévergondées, les abbés commendataires, les évêques absentéistes, déchets d'une société qui avait perdu ses repères. Cependant, l'édit de Nantes de 1598 n'avait pas éradiqué l'hérésie. Les protestants étaient environ un million deux cent cinquante mille, un Français sur dix. Ils disposaient d'importantes places de sûreté et certains d'entre eux faisaient partie

de l'entourage du roi. Le danger, contenu, était donc toujours là, et une réformation de grande envergure s'imposait, conformément d'ailleurs aux prescriptions du concile de Trente.

Mgr de Sales n'était pas inconnu dans la capitale, où il avait fait ses études dans le sillage des Luxembourg dont ses père et grand-père avaient été pages, et il était reçu en familier chez la duchesse de Mercœur et sa cousine la duchesse de Longueville, personnes aussi lancées que dévotes. On appréciait en lui non seulement l'orateur, qui fit tout de suite des ravages, mais aussi le théologien de haut niveau auquel le pape avait confié de délicats arbitrages, le juriste diplômé des plus illustres universités, et le diplomate au service du duc de Savoie. Il comptait en particulier de nombreux amis chez les jésuites. Et ceux-ci, après une longue éclipse, revenaient en force. Déjà compromis pendant la Ligue, ils avaient été bannis du royaume en 1594, après que l'un de leurs élèves, Jean Chastel, eut tenté de tuer le roi. Celui-ci, élevé par une mère et des maîtres protestants à l'école des académies de Genève, croyait fermement au rôle de l'instruction dans la paix civile, et seuls les jésuites, puisque désormais son Etat était catholique, lui paraissaient appropriés à cette mission, aussi se décida-t-il à les rappeler. Il prit même l'un d'eux pour confesseur, le fameux père Cotton qui, disaient ses adversaires, « lui mettait du coton aux oreilles », pour le rendre sourd aux revendications de ses sujets. Revenus, les fils de Loyola reprirent aussitôt leur évangélisation interrompue, et rouvrirent leurs collèges. François avait été naguère leur élève, il restait leur fils spirituel et devait leur garder toujours un profond attachement qu'il communiqua à Jeanne de Chantal. Jusqu'au bout, ils seront pour elle l'ordre de référence, une fidélité, mais aussi une politique, les jésuites du retour étant devenus en France la cheville ouvrière de la réforme tridentine.

François eut donc l'occasion de nouer des relations avec des personnalités de premier plan dans ce mouvement de régénération religieuse, qui eurent sur lui une profonde influence, et tout d'abord Pierre de Bérulle qui avait été élevé comme lui au collège jésuite de Clermont. Celui qui plus tard devait jouer un rôle important comme conseiller de Marie de Médicis et comme opposant à la politique de Richelieu n'était encore

qu'un simple prêtre, fervent et austère, occupé exclusivement du bien des âmes. Lui aussi était un enfant prodige de la Contre-Réforme, il avait fait vœu de chasteté à sept ans, dit-on, et argumentait en théologie à douze. A l'époque où nous le prenons, il était aumônier d'Henri IV et venait de publier le *Bref Discours sur l'abnégation intérieure*. Il était alors tout à son projet de réforme du clergé, qui devait aboutir, une dizaine d'années plus tard, à la fondation de l'Oratoire, sur le modèle romain de saint Philippe Néri.

La tâche était immense. Au début du XVII^e siècle, les prêtres se trouvaient dans un état de misère matérielle et intellectuelle qui leur interdisait tout apostolat sérieux. Ne bénéficiant d'aucune instruction spécifique, ils savaient à peine ce qu'ils devaient enseigner à leurs paroissiens. Les évêques étaient encore nombreux à ne pas résider dans leurs sièges, les curés faisaient de même, sous-traitant leurs cures à des vicaires paresseux et ignares, adonnés plus à la paillardise et à l'ivrognerie qu'au service des fidèles. Les églises étaient à l'abandon, livrant les tabernacles béants aux araignées et aux souris. La piété des campagnes s'en ressentait.

Il s'agissait de rassembler ces piteuses phalanges, de leur donner une discipline, un idéal et surtout une formation théologique. Des modèles venus d'Italie s'imposaient aux réformateurs français, Philippe Néri, surtout Charles Borromée, le célèbre archevêque de Milan, véritable génie de la Contre-Réforme, personnage à la limite de la normalité, tant il fit preuve d'activité, d'intelligence créatrice, d'ascétisme terrible et de charité. Son diocèse, le plus abandonné de tous, dès que, âgé d'à peine plus de vingt ans, il en prit la charge, devint un exemple d'organisation, de rendement et de ferveur. Il créa ce qui allait devenir la règle des nouveaux évêques, des synodes réguliers, des inspections systématiques de paroisses et surtout des séminaires, écoles du clergé qui avant lui n'existaient pas. Il a fait un grand bruit dans l'Eglise de son temps. Seul un contemporain se montre imperméable à son charisme, c'est Pierre de L'Estoile qui, dans un pamphlet féroce à propos de son « apothéose », c'est-à-dire de sa canonisation, le traite d'hypocrite et même de « sicaire du pape ».

Bérulle n'était pas un isolé. D'autres ecclésiastiques comme Adrien Bourdoise, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet

qu'on a appelé « Monsieur Soutane », car il fut le premier à adopter cette tenue distinctive, plus tard Jean-Jacques Olier, inspirateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, Jean Eudes et César du Bus fondateurs, l'un des eudistes, l'autre des pères de la Doctrine chrétienne, s'inspirèrent de cet idéal. On peut même, avec surprise, inscrire à leurs côtés Richelieu en personne. Le futur cardinal était alors un très pieux personnage qui prenait au sérieux sa fonction d'évêque de Luçon. En pur produit du concile de Trente, il rétablit avec force la discipline dans son diocèse, fit la chasse aux prêtres ivrognes ou joueurs de dés, visita systématiquement ses paroisses, et même fonda de sa propre bourse une sorte de séminaire, un des premiers du genre en France.

François de Sales ne pouvait être indifférent à ce mouvement. Coadjuteur de l'évêque de Genève, missionnaire pendant plusieurs années dans le Chablais, il connaissait mieux que personne la décadence du clergé et les moyens de l'endiguer, car, depuis son voyage à Rome et à Milan en 1599, il avait pu étudier de près l'œuvre de Charles Borromée auquel il eut toujours une dévotion particulière. Le mot d'ordre de sa vie était celui de « reconquérir Genève ». La reconquête passait certes par la parole, il l'avait employée avec succès même auprès de contradicteurs fort coriaces, comme Théodore de Bèze qu'il rencontra à Genève et qu'il faillit séduire, il avait publié des *Controverses*, mais l'essentiel pour lui demeurerait la valeur de l'exemple. Seuls pouvaient régénérer l'Eglise des prêtres de mœurs et de savoir irréprochables. L'histoire religieuse le retient surtout comme l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* et le fondateur des visitandines, négligeant son activité épiscopale qui fut pourtant l'essentiel son existence. On l'oublie parce que l'*Introduction* et la Visitation ont connu un succès extraordinaire, alors que ses essais de réorganisation du clergé régulier dans son diocèse ont au contraire échoué, aussi bien la « Sainte Maison » installée à Thonon pour regrouper quelques prêtres, que les « oblats de Saint-Ambroise », copiés sur le modèle milanais. Ces entreprises avortèrent faute de fonds, car il n'était pas un riche évêque, et son souverain le duc de Savoie, trop engagé dans ses aventures militaires, ne le soutenait que mollement.

Par l'intermédiaire de Bérulle, François avait été aussi introduit chez une femme de premier plan, Barbe Acarie, qui occupait dans le monde religieux le même rôle que plus tard Mme de Rambouillet dans le monde littéraire. Elle tenait un salon de spiritualité. C'était une jolie femme douée pour l'extase, les lévitations et les visions au point qu'elle en était incommodée, et cherchait surtout à le cacher, pour ne pas irriter inutilement sa belle-mère et son mari. C'est pourtant celui-ci qui l'avait mise sur la voie. Trouvant qu'elle lisait trop de romans de chevalerie, il l'avait fournie en manuels de piété. Au cours de ces nouvelles lectures, elle tomba sur une phrase qui changea sa vie : « Trop est avare à qui Dieu ne suffit », sentence qui deviendra une sorte de lieu commun chez les dévots, on la retrouve dans certaines lettres de Jeanne de Chantal.

Pierre Acarie, conseiller au parlement de Paris, s'était compromis avec la Ligue pendant les troubles et il avait dû s'enfuir à l'arrivée d'Henri IV qui avait confisqué ses biens. Barbe, tombée avec ses six enfants dans une demi-misère, s'était réfugiée chez une famille de magistrats amis, les Bérulle, et s'était liée avec le fils de la maison, le jeune Pierre, attiré comme elle par la vie spirituelle.

Pierre Acarie ayant obtenu sa grâce et récupéré sa fortune grâce au sens des affaires de sa femme – elle était douée pour tout – était revenu d'exil et s'était réinstallé avec sa famille dans son élégant hôtel de la rue des Juifs, au faubourg Saint-Antoine, mais à son étonnement agacé, les extases de Barbe se multipliaient, de plus en plus difficiles à dissimuler. On eut recours, sans fruit, à des médecines, et de guerre lasse, dans la crainte de quelque embûche diabolique, on fit appel à un capucin anglais, le père Benoît de Canfeld que ses écrits sur la technique de la contemplation allaient rendre célèbre. Il donna au magistrat effaré tous les apaisements voulus, et c'est ainsi que l'hôtel Acarie devint le quartier général des mystiques parisiens. Sa localisation l'y destinait peut-être, car c'est non loin de là qu'avait eu lieu en 1528 un des premiers attentats contre une statue de la Vierge, suivi d'une extraordinaire cérémonie d'expiation dont on célébrait l'anniversaire le mardi de la Pentecôte. S'y coudoyaient quelques grandes dames dévotes, de pieux hommes politiques, des intellectuels de haut niveau,

des prêtres inspirés tous en admiration sans réserve devant leur hôtesse. Les filles de la maison, au nombre de trois, étaient aussi édifiantes que leur mère, surtout la seconde, Marguerite qui, à treize ans, pratiquait déjà la discipline. François de Sales, qui y venait tous les jours à pied et par tous les temps, « guettait » surtout l'aînée. De toute façon, elles finirent toutes les trois religieuses.

Mme Acarie, comme toutes les femmes, s'était engouée du brillant coadjuteur et l'aurait voulu comme directeur, mais elle en avait déjà un, dom Beau cousin, ancien avocat au Parlement et poète, devenu chartreux. Ce dernier était un de ces convertis spectaculaires dont le prototype sera, quelques années plus tard, l'abbé de Rancé. François de Sales se refusa donc. Il le regretta ensuite, mais il estimait plus la vertu de Mme Acarie que ces grâces singulières pour lesquelles il eut toujours une certaine méfiance.

Chez Mme Acarie, on se passionnait pour la réforme des ordres monastiques. Effet de mode ou piété réelle? L'irrévérencieux Pierre de L'Estoile penche pour la première interprétation :

En ce temps-là, il n'était nouvelle à Paris et partout que de fils et de filles de bonne maison, hommes et femmes de qualité qui s'alliaient rendre à ces nouvelles religions de capucins, feuillants, récollets, carmélites et capucines.

On cite même le cas d'une famille où, sur un coup de tête, tout le monde se fit feuillant, père, mère, enfants, et serviteurs.

En réalité, on prenait conscience, sous le rude aiguillon du protestantisme, qu'il fallait d'urgence activer la régénération des congrégations commencée dès la première moitié du siècle précédent. Le principe même de la réforme est une constante du clergé régulier, forme d'existence si contraignante et si peu conforme à la nature qu'elle entraîne nécessairement des déviations. Le cas le plus frappant est celui des franciscains dont l'histoire, dès la mort de leur fondateur, est émaillée de vigoureuses reprises en main aboutissant en 1528 à la création des capucins. Le succès de ceux-ci a été foudroyant. Par leur règle très rigoureuse inspirée de la pureté originelle,

par leur charité inépuisable, ils ont contribué plus que tout autre ordre à la restauration de l'image du moine auparavant décrié jusqu'à la caricature.

Ce grand branle-bas n'allait pas d'ailleurs sans difficultés, car tous les religieux ne tenaient pas à être réformés, et déjà en Espagne, au siècle précédent, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix avaient subi comme « excessifs » les persécutions des « mitigés ». Charles Borromée reçut en pleine messe un coup d'arquebuse d'un moine irrité, Marie de Beauvillier manqua d'être empoisonnée par ses ouailles rebelles, Pierre de Bérulle fut accueilli à coups de chandeliers au couvent des Grands Augustins, en Savoie l'envoyé de François de Sales essuya quelques coups de pistolet des bénédictins de Talloires. Les réformateurs gênaient évidemment tous ceux, hommes et femmes, et ils étaient nombreux, qui n'étaient entrés en religion que pressés par leurs familles ou pour trouver un sort que leur situation de cadets ne leur réservait pas dans le monde. Beaucoup s'étaient accommodés de cette médiocrité qui les consolait de leur malchance sociale, mais certains entendaient au contraire relever le défi d'une vocation imposée en l'assumant jusqu'au bout, ce qui entraînait inévitablement des frictions à l'intérieur des monastères.

Ce mouvement venait d'en haut. Puisque, du fait du concordat, le roi était le décideur en matière religieuse, tout fondateur d'ordre ou tout réformateur devait être en mesure de l'approcher et il le faisait par l'intermédiaire des grands, et surtout des grandes dames quand elles n'étaient pas elles-mêmes réformatrices. Certaines d'entre elles disposaient en effet, de par leur naissance, de postes de premier plan dans la hiérarchie ecclésiastique qu'elles transmettaient par népotisme. L'abbaye de Fontevault était dirigée par deux princesses, une vieille tante d'Henri IV, Eléonore de Bourbon, et sa nièce et coadjutrice Antoinette d'Orléans, marquise de Belle-Isle. Les deux filles de Charlotte des Essarts, maîtresse furtive d'Henri IV, seraient ensuite abbesses de Fontevault et de Chelles. Les ordres religieux, même les plus retirés du monde, dépendaient de ces femmes de pouvoir dont l'histoire religieuse du temps est remplie. Aucun saint n'aurait imaginé pouvoir se passer d'elles, même pas le plus roturier d'entre eux, Vincent de Paul, mû lui

aussi par une muse aristocratique. Et comme ces bienfaitrices pouvaient franchir les plus rigoureuses clôtures, cela donna toujours un caractère mondain aux cloîtres les plus austères. La restauration catholique était donc l'affaire d'un club assez restreint où l'on parlait la même langue. Les saints eux-mêmes étaient issus d'une élite sociale, gentilshommes comme Loyola, François de Sales, ou Benoît de Canfeld, ou grands bourgeois comme Bérulle ou Mme Acarie. Comme le souligne Huxley dans son *Eminence grise*, « rien ne pouvait déguiser le fait que le Père Joseph avait été le baron de Maffliers ». Les pieds nus, la bourse vide, les pauvres hardes n'y changeaient rien. La noblesse de leur idéal, l'austérité de leur vie attiraient d'ailleurs dans les ordres les plus durs ceux qui, par leur naissance, avaient vocation au dépassement de soi-même. Le frère Ange, *alias* Henri de Joyeuse, est un exemple caractéristique de ce temps où l'héroïsme des armes et celui des vertus se succédaient s'ils ne se confondaient pas. Issu d'une famille qui ne comptait que des ducs et pairs, maréchaux de France et cardinaux, lui-même appartenant au plus proche entourage du roi Henri III, il s'était fait capucin en 1587 à la mort de sa femme. Cinq ans plus tard, son frère, le duc de Joyeuse, l'un des chefs militaires de la Ligue, était tué. Seul survivant de sa famille, frère Ange sortait alors de son monastère avec dispense pontificale pour le remplacer dans la lutte contre Henri IV. Après l'abjuration de celui-ci, son engagement n'avait plus de raison d'être et il redevint, définitivement, le frère Ange.

Les familiers de Mme Acarie étaient tous sur la brèche, Benoît de Canfeld à l'abbaye de Montmartre, celle-là même qui, naguère, pendant le siège de Paris, fournissait Henri IV en maîtresses et qui, en 1590, ne comptait plus que deux religieuses convenables, le curé d'Aumale, Jacques Gallemant, à l'abbaye de Mortivilliers, le Père Joseph, à l'abbaye de Fontevrault. François de Sales devait être également dans son diocèse un grand réformateur, heureux à Talloires, où il gagnera la partie malgré une farouche opposition, moins heureux avec les cisterciennes de Sainte-Catherine-du-Semnoz dont il obtiendra seulement la scission d'une partie d'entre elles en bernardines réformées.

Mais ce qui occupait le salon Acarie, c'était sainte Thérèse d'Avila, morte vingt ans plus tôt, dont les œuvres venaient

Jeanne de Chantal

La vie de Jeanne de Chantal sort de l'ordinaire lorsque, à trente-deux ans, elle fait la connaissance de François de Sales, évêque de Genève, promoteur de la restauration catholique initiée par le Concile de Trente. Celui-ci devient son directeur spirituel, puis son ami. En 1610, ils fondent à Annecy une congrégation vouée au service des pauvres et des malades. Cet ordre, la Visitation Sainte-Marie, étonne parce que les religieuses ne sont pas cloîtrées; mais leur dévouement assure la prospérité de l'ordre et les maisons se multiplient, notamment autour de Lyon, de Dijon et d'Orléans. Exécutrice testamentaire de François, elle rassemble ses textes et reprend son œuvre prosélyte: à sa mort, en 1641, on compte 87 monastères, tant en France qu'à l'étranger.

C'est l'histoire de cet engagement que raconte Françoise Kermina, mais aussi la "première vie", inconnue, de Jeanne de Chantal qui, de 1572 à 1610, connaît les affres des guerres de Religion, mais également la vie ordinaire d'une aristocrate bourguignonne que rien ne semblait préparer à son exceptionnel destin.

Après de nombreux ouvrages consacrés à la Révolution, Françoise Kermina s'est intéressée aux personnalités féminines qui se sont trouvées mêlées aux conflits religieux de leur temps, Marie de Médicis, animatrice pendant sa régence du parti dévot, Christine de Suède, contrainte à l'abdication pour se faire catholique, et Jeanne d'Albret, la calviniste passionnée. Avec Jeanne de Chantal, elle trace le portrait d'une des saintes les plus actives de la Contre-Réforme.

ISBN 2-262-01496-5



9 782262 014964

Atelier
Dominique Toutain

145 F
22,11 €
Prix France TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

